

Françoise Chapelon

La fiancée du phare

*La 5^{ème} enquête de
Camille Lorset*

Cet ebook a été publié sur
www.bookelis.com

© Françoise Chapelon, 2023

Tous droits de reproduction, d'adaptation
et de traduction, intégrale ou partielle
réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et
responsable du contenu de cet ebook.

Du même auteur :

— *Dors, mon ange* (roman policier)
Éditions Faucoup 2015, Bookelis 2018.

— *Sous le lierre...* (roman policier)
ÉditionsFaucoup 2015, Bookelis 2018.

— *Le Germe du mal*, (roman policier)
Bookelis 2017.

— *Trop fragile*, (roman policier)
Éditions Forez Noir 2020

— *Fantôme : Ne pas déranger !*
(Théâtre, 2021)

Pièce disponible en téléchargement partiel
sur : <https://www.leproscenium.com>

Site auteur : <https://francoise-chapelon.iggybook.com>

ELLE REGARDE EN BAS. Les vagues lèchent les rochers et caressent les galets dans un long va-et-vient incessant. Un ballet régulier. Une valse éternelle aux notes rassurantes.

Elle aime cet endroit. Elle le connaît par cœur. Le vide ne lui fait pas peur. Elle l'a apprivoisé.

Lorsqu'elle ferme les yeux, elle repense à toutes les fois où ils sont montés jusqu'ici, pour s'isoler du reste du monde, loin du tumulte des adultes et plus près des étoiles et des rêves de l'enfance. Elle se repasse le film. Les murmures lui reviennent. Les secrets, les rires, les peines partagés qu'ils laissaient s'échapper au gré du vent.

Ce même vent marin qui lui fouette à l'instant le visage et emporte soudain le voile de tulle qui s'élève dans les airs, tourbillonne et disparaît dans la noirceur de la nuit.

Sa voix lui déchire l'âme. Chacun de ses mots est un couteau qui lui lacère le cœur. Elle refuse d'écouter, mais il ne lui laisse pas le choix.

Ses larmes se mêlent aux embruns. Leur

sel lui brûle les lèvres. Son cœur explose dans sa poitrine tandis que ses mains cherchent un appui sur le rebord. Elle vacille.

ÉTENDUE SUR LE SABLE, elle semble dormir. Apaisée, délivrée d'un cauchemar, elle dort.

Sa longue robe immaculée déployée en corolle se mêle à l'écume dans une ultime danse. La dentelle blanche s'empourpre, rincée par l'eau saumâtre qui dilue le sang ruisselant de son crâne fracassé et béant.

Tandis que le faisceau de lumière balaye au loin les eaux noires de l'océan, le voile des algues rouges recouvre son visage, pénètre dans sa bouche, étouffe son dernier souffle.

Été 2016, quatre jours plus tôt.

CAMILLE VÉRIFIA l'adresse une dernière fois et conclut qu'elle était arrivée à bon port. Elle gara sa voiture sur le petit parking de l'autre côté de la route. Après une hésitation, elle sortit sa grosse valise et la fit rouler jusqu'au portillon. Comme celui-ci était entrouvert, elle le poussa et avança jusqu'à la porte du petit établissement. La pancarte « complet » ne la découragea pas, elle entra. Elle se délecta de la fraîcheur du hall d'accueil qui contrastait avec la chaleur subie durant le long trajet qu'elle venait d'effectuer, le prix à payer pour quelques semaines de repos estival. La clim de sa nouvelle Mini Cooper – récemment achetée, mais dont le compteur affichait tout de même plus de 121 000 km – avait rendu l'âme, à peine avait-elle dépassé Clermont-Ferrand. Un premier signe que Camille n'avait pas

voulu interpréter comme un mauvais présage. La suite du voyage allait pourtant faire baisser de quelques crans le baromètre de son optimisme.

La pendule au-dessus du guichet indiquait 14 h 10. Cela devait faire cinq bonnes minutes qu'elle avait poussé la porte et personne ne s'était encore présenté pour l'accueillir. Elle entreprit d'entrer plus avant et passa une deuxième porte donnant dans un couloir au bout duquel s'élevaient des voix et un tintement de couverts. Dans la petite salle à manger ouverte sur une terrasse depuis laquelle on devinait, au loin, la ligne bleue de l'océan, une quinzaine de personnes étaient attablées. Cherchant du regard, Camille finit par apercevoir une jeune femme qui se faufilait entre les tables et enlevait une carafe vide par ici pour poser une corbeille à pain par là. Bonne élève, elle leva la main et attendit sagement que la patronne s'avise de sa présence. Ce qui ne tarda pas à arriver.

— Je regrette, nous sommes complets. Vous n'avez pas vu l'écriteau ?

— Si, j'ai bien vu, mais... Je suis Camille. Ma tante vous a appelée de ma part, ce matin.

Marie-Jo Lorset.

— Ah, oui. Mais je ne peux rien pour vous. Je lui ai dit que je n'avais plus de place. Je suis désolée. Je ne vais pas pouvoir vous aider.

— Attendez ! lança Camille tandis que la patronne avait déjà repris sa course entre les tables. Alma, s'il vous plait !

Camille soupira. La dernière tuile venait de lui tomber sur la tête. Après la clim, l'inondation, voilà qu'elle se retrouvait sans logement. Des vacances de rêve, merci !

Alma repassa devant elle et vit qu'elle n'avait pas bougé.

— Vous voulez déjeuner ?

— Euh...

— Tajine de poulet et crème caramel. Installez-vous dehors, j'arrive. Jana !

Camille obéit. Son estomac, que le doux parfum épicé s'échappant des cuisines avait déjà commencé à malmener, avait poussé son dernier cri de reddition à l'évocation du plat du jour.

À l'extérieur, une fillette d'une dizaine d'années aux longs cheveux bruns retenus dans un chignon ébouriffé la conduisit à une

table tout juste débarrassée. Elle y prit place et inspira profondément. L'air marin l'apaisa et elle oublia un instant les derniers coups du sort. Après tout, il lui restait encore quelques heures avant le coucher du soleil pour dénicher la perle rare, à savoir une chambre, un réduit, une paillasse où poser ses valises et espérer profiter de deux semaines de vacances. En plein mois de juillet, sans réservation, sur une île dont le nombre d'âmes décuplait en été, les chances n'étaient pas minces, elles étaient juste *nulles* !

— Vous voulez boire quelque chose ?

Camille reposa son portable qui s'obstinait à lui proposer des hébergements à plus de cent-cinquante kilomètres de là et fixa bêtement l'enfant qui se tenait devant elle.

— On a : Coca, Ice Tea, Orangina, ou alors sirop : menthe, grenadine, fraise, citron, cassis. On a aussi des jus de fruits : orange, pamplemousse, abricot, pomme, pêche...

— Un Coca, ça ira très bien, merci Mademoiselle.

Camille regarda la petite s'éloigner d'un air amusé. La patronne déposa son assiette

devant elle et lui souhaita un bon appétit avant de disparaître à nouveau.

LES DERNIÈRES TABLES se vidaient tandis que Camille sirotait son café. Lorsque la fillette reparut, Camille l'appela.

— Jana, c'est ça ?

L'enfant acquiesça.

— Moi, c'est Camille. Alma, c'est ta maman, je suppose ?

— Oui.

— Tu as quel âge ?

— Onze ans.

— Tu as une bien jolie maison, Jana. Oui, une bien jolie maison.

Camille observait la façade blanche de la bâtisse aux volets bleus qui s'élevait sur deux niveaux au-dessus du rez-de-chaussée. La plupart des persiennes étaient fermées à l'espagnolette, sans doute pour parer aux rayons brûlants du soleil de l'après-midi et ainsi préserver un peu de fraîcheur dans les chambres.

— C'est laquelle, ta chambre ?

— Celle-là. Jana désigna la première des plus étroites fenêtres de la rangée qui en

comptait quatre, au deuxième étage, sous les toits. À côté, c'est celle de maman. Et là, celle d'oncle Younès.

— Et celle-ci ?

Camille pointait la dernière sur la droite, également au deuxième étage, dont les volets étaient clos.

— Celle-ci, c'est pas une chambre.

— Je vois.

Camille se leva et se dirigea vers le comptoir-bar aménagé dans un angle de la petite salle à manger désormais vidée de sa clientèle.

La patronne s'affairait toujours à débarrasser les quelques tables du déjeuner. Camille patienta.

— Ma tante avait raison : votre maison est très accueillante. J'y aurais volontiers passé mes deux prochaines semaines. Je suppose que vous affichez complet tout l'été ?

— Oui. On ne désemplit pas. Pas le temps de souffler. Je suis à vous dans une minute.

— Oh, ne vous en faites pas pour moi, j'ai tout mon temps. Punaise, à ce prix-là, j'espère au moins qu'il y a une baignoire à remous et des draps en soie ! Ah, OK ! Même

là, c'est mort.

Camille scrollait frénétiquement l'écran de son portable, de plus en plus dépitée.

— C'est une inondation, c'est bien ça ?
Chez votre tante, précisa la patronne.

— Oui. Un tuyau d'arrivée d'eau qui avait dû geler cet hiver. Moi qui me faisais une joie de passer mes vacances dans sa maison du bord de mer. Pour une fois qu'elle me la laissait !

— C'est pas de chance.

— Voilà, vous avez deviné comment je m'appelle ! Camille Lorset-pas-de-chance. Camille-la-guigne pour les intimes.

Alma se fendit d'un sourire, le premier que Camille voyait enfin sur ce joli visage encadré par une épaisse chevelure bouclée d'un noir de geai.

— Le Manoir du Phare, 1.550 boules la nuit, on oublie ! Dommage, la dernière suite de 55 mètres carrés avec vue sur la mer et accès direct à la plage avait l'air sympa. Ouais, il cochait toutes les cases, celui-là. Sauf celle de mon porte-monnaie.

La patronne passa derrière le comptoir et tapa sur sa caisse enregistreuse. Elle tendit

l'addition à Camille.

— Au fait, je me suis régalée.

Nouveau sourire de la jeune femme qui paraissait enfin se détendre un peu, après le coup de feu du déjeuner.

— En principe, je ne prends pas de clients en dehors de ceux de la pension.

— Ah ?

— Je suis toute seule, alors je m'en tiens à mes locataires, c'est bien suffisant. Sinon, je ne m'en sors pas.

— Pourtant vous avez une aide efficace.

Jana les avait rejointes et s'était hissée sur l'un des hauts tabourets du petit bar. Alma approuva.

— Oui, elle m'aide bien, c'est vrai.

Une porte claqua, à l'étage. Puis des pas dévalèrent l'escalier. Camille aperçut la silhouette d'un jeune homme d'environ vingt-cinq – trente ans.

— On ne fume pas à l'intérieur, Younès ! Je te l'ai déjà dit, non ?

L'homme aux cheveux bouclés attachés en une courte queue de cheval ne répondit pas. Il toisa brièvement Camille et sortit.

Alma secoua la tête, visiblement agacée.

Camille régla ce qu'elle devait et s'apprêta à retourner dans l'entrée où elle avait laissé sa valise.

— Si vous voulez, je peux vous louer une pièce. Mais...

— Vraiment ?

Alma hésita.

— Vous me sauveriez la vie, vous n'avez pas idée !

— Je vous préviens, ce n'est pas une suite quatre étoiles et vous n'aurez pas de jacuzzi.

— Pourvu que j'aie un toit sur la tête, je ne demande pas mieux !

— Jana, monte aérer la pièce du haut, le temps que je termine en bas. Commence à passer un petit coup d'aspirateur, tu veux bien ?

— La pièce interdite ?

Alma opina, sans plus de commentaires. Camille n'osa pas poser de questions, par crainte que sa bienfaitrice ne se ravise.

— Et prends des draps propres dans l'armoire de ma chambre.

— C'est vraiment gentil à vous.

— Je n'ai pas pour habitude de laisser les gens coucher dehors. En attendant que votre

chambre soit prête, vous pouvez rester sur la terrasse ou dans le salon, derrière.

— Ne vous en faites pas. Je vais plutôt en profiter pour descendre à la plage. Je vais enfiler mon maillot et aller faire trempette dans l'océan. J'en rêve depuis mon départ !

— Vous avez un chemin qui y mène directement. En sortant de la pension, sur votre droite. C'est indiqué, vous verrez. Il faut compter une petite quinzaine de minutes de marche pour y accéder.

— Juste ce qu'il me faut pour digérer votre tajine de cheffe ! Alma, vous venez de redonner un sens à ma vie, vraiment, merci !

Alma secoua la tête en souriant. La Ligérienne fraîchement débarquée sur son île vendéenne en faisait sans doute un peu trop, mais elle avait l'air plutôt sympathique. Et Alma avait du flair lorsqu'il s'agissait d'évaluer la nature humaine.

À l'étage, l'aspirateur se mit à ronfler. Camille fouilla sa valise et en sortit un maillot de bain et une serviette de plage. Dix minutes plus tard, elle était en chemin vers les eaux turquoise de l'Atlantique.

Rosny-sous-Bois, mai 1992.

MAMAN EST VENUE me chercher à l'école aujourd'hui. Elle dit qu'elle va mieux, que tout ça, c'est fini. Elle dit qu'elle est désolée et que maintenant tout ira bien.

Elle a mis sa belle robe bleue et du rouge sur ses lèvres. Ses cheveux sont bien coiffés. Elle est si belle. Les autres mamans la regardent et je vois bien qu'elles sont jalouses. Ma maman est la plus belle de toutes les mamans.

Lorsqu'elle se baisse pour m'embrasser, j'hésite un instant. Je repense au vomi. À ses cheveux collés, à la puanteur de ses vêtements. Mais là, tout est différent. Je le vois bien. Alors je la laisse me serrer contre elle. Et je sens son odeur merveilleuse. C'est comme si je plongeais ma tête dans un bouquet de fleurs ! Elle sent si bon que je ne veux plus me détacher d'elle. Ça la fait rire, alors on rit, toutes les deux ! Je la tiens fort contre moi pour qu'elle ne se relève pas, pour qu'elle ne s'éloigne pas. On rit ! On rit

tellement qu'on finit par tomber toutes les deux par terre ! On atterrit sur les fesses, au milieu des gens, là, sur le trottoir, devant l'école. Tout le monde nous regarde et ça nous fait encore plus rire !

Une maîtresse est venue voir ce qui se passait. On lui dit que tout va bien. Elle ne comprend pas ce qu'on fait par terre et pourquoi on rit comme ça.

Les gens ne comprennent pas. Ils ne sont pas comme nous. Mais nous, on s'en fiche. Maman a raison : on est heureuses, alors ils sont jaloux.

Maman m'explique qu'aujourd'hui est un jour spécial. Un jour rien que pour sa grande fille. Sa grande fille, c'est moi.

Elle prend ma main et se met à marcher. Je lui demande où on va. Elle me dit que c'est une surprise.

On marche, et puis on s'arrête devant une boutique. Maman m'explique qu'on va prendre le bus. Je l'ai déjà pris, avec papa pour aller voir mamie. Mais jamais toute seule avec maman.

On rentre dans un endroit que je ne connais pas. Il y a du bruit, de la musique.

Maman parle au monsieur derrière une vitre. Maman a lâché ma main pour fouiller dans son sac. Elle cherche dans son porte-monnaie. Elle dit quelque chose, mais je ne l'entends pas. Et puis elle reprend ma main et me dit que ça ne fait rien, qu'on peut bien marcher un peu.

On marche. Longtemps. J'ai un peu mal aux jambes et maman marche vite. Je voudrais qu'on s'arrête, mais maman dit qu'on n'a pas le temps. Elle dit que je dois faire un effort, que je dois marcher plus vite. Elle dit que sinon il n'y aura pas de surprise.

J'ai tellement mal aux jambes que j'ai envie de pleurer. Mais je ne pleure pas. Je suis contente d'être avec maman.

Quand on arrive au parc, maman se met à danser sur la musique. Elle prend mes deux mains et on commence à tourner ! On danse toutes les deux et on rit fort, comme des folles ! Maman me montre un manège avec des voitures en forme d'animaux. Elle dit qu'il faudra que j'attrape le pompon pour faire plein de tours. Je dis d'accord. J'ai déjà fait du manège, avec Myriam. Elle nous avait emmenés un jour, quand maman était

malade. On avait passé la journée entière à la fête, avec Sabri et Amine, les fils de Myriam. On avait mangé des friandises. On s'était bien amusés.

Je monte sur le dos d'une girafe. Une fille grimpe sur le tigre à côté de moi. Elle a une immense sucette rose et du rose tout autour de sa bouche. J'ai un peu faim. D'habitude, Myriam me ramène chez elle le mercredi à midi et on mange, tous les quatre avec Sabri, Amine et ma sœur. J'aime bien manger chez Myriam. Elle fait des frites, des fois. J'adore les frites. Mais elle fait aussi de la purée et des steaks hachés. Elle cuisine bien, Myriam.

Maman discute avec le monsieur du manège. Elle fait de grands gestes, mais je n'entends pas ce qu'elle dit à cause de la musique. Elle vient vers moi et me dit de descendre de la girafe. Je dis que ce n'est pas encore fini, que le manège n'est même pas encore parti. Elle me tire et me fait presque tomber. La fille avec la sucette me regarde et tire sa langue toute rose en me faisant une grimace. Maman me prend par le bras et m'oblige à descendre du manège. Je dis que ce n'est pas juste, que je veux faire mon tour.

Je demande à maman pourquoi je ne peux pas faire mon tour. Elle ne me répond pas. Je ne comprends pas. Je veux retourner sur la girafe, ou sur l'éléphant. Je veux faire mon tour de manège ! Et je le vois démarrer. Sans moi.

Maman ne me répond plus. On a déjà quitté la fête foraine. On marche. De plus en plus vite. J'ai mal aux pieds. Je veux qu'on s'arrête. J'ai faim. Mais on ne fait que marcher. De plus en plus vite.

On repasse dans les mêmes rues. On marche. Je pleure. Je déteste maman. Je veux Myriam. Je veux rentrer, aller chez Myriam.

Dans le hall de notre immeuble, maman me dit juste que je ne dois rien dire à papa. Elle dit que sinon je serai punie. Je ne sais pas ce que j'ai fait de mal. Je ne sais pas pourquoi je devrais être punie. Je suis triste. Et j'ai vraiment mal aux jambes.

APRÈS UNE PETITE EXCURSION à l'ombre des pins maritimes, chênes verts et cyprès, Camille accéda à la grande plage de sable fin qui s'étendait à perte de vue. L'immensité de la côte, qui à cet endroit avait conservé son aspect sauvage, lui procura un sentiment de bien-être immédiat. Elle avança directement vers l'océan et laissa les vagues venir caresser sa peau jusqu'à ses cuisses. Elle frémit lorsque l'une d'elles, qui lui parut glacée, atteignit sa taille. Elle humecta sa nuque, puis plongea, tête baissée. Après quelques brasses rafraîchissantes, elle rejoignit la plage et récupéra sa serviette et son portable qu'elle avait laissés le temps de ce petit bain marin vivifiant.

Elle n'eut aucun mal à dénicher un espace suffisamment éloigné du monde, préférant rester en retrait plutôt que d'aller se coller à ceux qui recherchaient la proximité de l'eau, et y installa sa serviette. Au loin, les cris des enfants lui parvenaient avec un léger décalage, déviés par un vent qui balayait les dunes et agitait les hautes herbes en un ballet ondoyant.

Camille laissa défiler son répertoire puis lança l'appel. Après quelques sonneries, la voix de Yann se fit entendre :

— Bonjour Camille. Bien arrivée ?

— Oui, on va dire ça. Je vais te passer les détails sinon on en a pour la journée. Mais ça y est, j'y suis, enfin !

— Tu as trouvé un hôtel ?

— Oui ! Une petite pension de famille en bord de mer. Je pense que je vais me plaire, ici. Si seulement tu avais pu...

— Camille, on ne va pas remettre ça.

Camille soupira. Elle plongea sa main dans le sable chaud et le laissa s'écouler doucement entre ses doigts.

— Tu as pu lui parler ?

— On s'est parlé hier soir pendant un quart d'heure. Elle ne veut rien entendre. Je n'ai vraiment pas le choix. Je ne lui permettrai pas de m'empêcher de voir grandir mon fils. Tu comprends ? Elle ne me laisse pas le choix !

— Oui, bien sûr que je comprends. J'espère juste qu'en y allant, tu arriveras à faire bouger les choses.

— De toute façon, il faut que je le voie.

Ça fait sept mois ! Sept putains de mois que j'ai pas vu mon fils ! Cette garce ne me laisse lui parler que quelques minutes ! Comment je suis censé réagir ?

— Yann, tu sais que je suis avec toi. Tu as raison. Tu dois y aller et... Camille secoua la tête. J'espère vraiment que tu vas... que vous allez trouver une solution.

Un silence qui sembla durer des heures s'installa. Camille reprit :

— Tu as ton billet d'avion ?

— Oui. Je décolle demain à 13 heures. J'arrive à Montréal à 15 h 15, heure locale. Je t'appellerai, si tu veux.

— T'as plutôt intérêt ! 15 h 15...

— Il sera 21 h 15 chez toi.

— Fais attention à toi. Et embrasse Lucas pour moi. Il me manque aussi, tu sais.

— Je sais.

— Alors, à demain.

— Je t'embrasse.

Camille sentit monter une vague de tristesse. Devoir passer ses vacances loin de Yann n'était pas prévu au programme. Les tensions de ces dernières semaines à la simple évocation de Lucas avaient été si

pénibles que la jeune femme ne parvenait toujours pas à se détendre en y repensant.

Après son divorce, Yann avait fait un pas décisif en demandant à Camille de s'installer avec lui. Partager le même palier ne lui suffisait plus : il voulait partager son quotidien, ses jours, ses nuits, sa vie entière !

Le refus de celle qu'il aimait depuis déjà cinq ans l'avait cloué sur place. Et les mots de Camille pour expliquer ce refus n'avaient fait qu'ajouter à son désarroi la triste impression que cette femme n'était pas prête à s'engager avec lui.

Ce qui était faux ! Elle était prête. Elle l'aimait, elle les aimait, Lucas et lui, il n'y avait aucun doute là-dessus. Alors pourquoi ? Pourquoi ce sentiment étrange de devoir renoncer à quelque chose s'emparait-il d'elle à chaque nouvelle allusion de Yann à cette vie à deux, ou plutôt à trois ? De quoi avait-elle peur, bon sang ? De quitter son minuscule appartement pour une maison de plain-pied de 120 mètres carrés entièrement rénovée avec terrasse et terrain piscinable exposé plein sud et sans vis-à-vis ?

Un projectile venu de nulle part atterrit

devant elle, soulevant une gerbe de sable qui l'éclaboussa et lui arracha un cri de surprise.

Au loin, un jeune homme agitait les bras, semblant vouloir ainsi lui signifier qu'il fallait qu'elle renvoie le ballon.

Légalement agacée par le comportement cavalier du crétin qui ne cherchait même pas à s'excuser, elle fit mine de ne pas comprendre, posa le ballon à côté d'elle et s'allongea sur sa serviette en mode « je bronze ; prière de ne pas déranger ».

L'ombre qui venait de lui cacher son soleil et se permettait de ruisseler sur son visage l'obligea à sortir de cette amorce de sieste un peu surjouée.

— Désolé, pour le ballon.

Toujours allongée, aux pieds d'un homme dégoulinant qui la toisait de toute sa hauteur, Camille referma les yeux.

— Le ballon ? Quel ballon ?

Le jeune homme sourit à son tour, tomba à genoux dans le sable tout près de celle qui feignait d'ignorer sa présence.

Camille ressentit un malaise tandis que l'homme restait là, à l'observer tranquillement tel un morceau de premier

choix sur l'étal du boucher. Elle se releva sur ses coudes et le fixa, d'un regard noir.

— C'est quoi le problème, on peut savoir ?

— Ah, mais il n'y a aucun problème. Je vous regarde, c'est tout. Je me dis, à en juger par la couleur de votre peau, que vous n'êtes pas ici depuis longtemps. Je me trompe ?

— Je crois que ce ne sont pas vos affaires.

L'homme sourit et sembla comprendre le message. Il se releva et fit quelques pas avant de se retourner.

— Faites attention, on brûle vite ici, jolie Demoiselle.

Il lança une sorte de salut à l'intention de Camille et repartit au pas de course, son ballon sous le bras.

— Abruti, maugréa Camille qui regarda sa peau et haussa les épaules.

Elle resta encore quelques minutes à observer le manège du bellâtre qui venait de renouveler sa technique apparemment bien rôdée. La jolie blonde semblait plus réceptive que Camille ne l'avait été. Elle riait aux éclats aux blagues hilarantes du lourdaud qui se réjouissait d'avoir ferré le bon poisson.

— Pathétique, pensa Camille à voix haute.
Elle rassembla ses affaires et reprit le chemin de la pension de famille.

ALMA LUI DONNA SA CLEF et elle prit possession de sa nouvelle demeure. La pièce, aménagée sous les toits, était meublée très sommairement : un lit double, une table de nuit, un petit guéridon, près de la fenêtre et une armoire ancienne. La déco vieillissante suggérait que cette chambre n'avait pas été occupée depuis longtemps et avait été laissée « dans son jus ». Sans doute la raison pour laquelle Alma ne la louait pas. Mais elle était propre et en ouvrant les persiennes, Camille découvrit qu'elle offrait une vue imprenable sur l'océan.

— Oui, je crois que je vais vraiment me plaire, ici !

Rosny-sous-Bois, septembre 1992.

CE SOIR, ON DORT chez Myriam !

Papa me l'a promis. Je suis contente. Je dois préparer mes affaires, mais en fait, j'ai déjà mon pyjama et mes chaussons chez Myriam. Je prends Ponydou, mon petit poney tout doux. C'est mon préféré pour dormir. Je ne peux pas dormir sans mon Ponydou tout doux !

Dans le sac, papa a mis des habits propres, des culottes, pour moi et aussi pour ma sœur.

Chez Myriam, ça sent bon. Dans la cuisine, il y a une grosse marmite sur le feu. Myriam me dit qu'on pourra bientôt dîner et qu'en attendant, je peux aller jouer avec Amine.

Amine, il est dans la classe des grands, à l'école. Mais il joue quand même avec moi. Il dit que je suis comme sa petite sœur. Il me prête ses Playmobils. On s'amuse bien. On ne doit pas parler fort parce que Sabri fait ses devoirs. Il est couché sur le lit du haut. Il dit qu'il doit lire ce livre pour l'école.

Sabri est à la grande école. Avant, il était avec nous. Il jouait avec nous dans la cour, des fois. Mais maintenant, il dit qu'on est trop petits et qu'il ne veut plus jouer à des jeux de bébés.

Myriam nous appelle pour le dîner. Ma sœur a déjà mangé. Elle est couchée. Elle dort dans le lit de bébé, dans la chambre de Myriam et Nordine.

Ma sœur, c'est vraiment un bébé. Elle ne va même pas encore à l'école. Myriam dit qu'elle ira bientôt. Mais elle est vraiment trop bébé.

Avant de nous endormir, on discute un peu, avec Amine. Il me demande pourquoi ma mère est folle. Je lui dis qu'elle n'est pas folle. Il me dit qu'il a entendu ses parents dire qu'elle était folle.

Sabri nous dit de dormir, qu'il est tard et que demain il y a école.

Mais je n'arrive pas à dormir. J'ai un peu mal au ventre. Je ne comprends pas pourquoi Amine a dit que maman était folle. Demain, je demanderai à papa.

Après l'école, c'est mamie Rosa qui est venue me chercher. Elle m'explique qu'on va

habiter chez elle pendant quelques jours, avec ma sœur. Je dis d'accord, mais je dis qu'on doit d'abord aller chez Myriam, récupérer Ponydou. Elle dit qu'on ne peut pas y aller, que je suis une grande fille et que je dois apprendre à dormir toute seule.

Chez mamie Rosa, ça sent la cigarette. Mamie Rosa fume beaucoup. Au mur, il y a des photos de Robert. Elle dit que c'est mon papy, mais je ne l'ai jamais vu. Elle dit qu'il est là-haut. Mais j'ai déjà vérifié : il n'y a personne. Là-haut, il y a la chambre de maman, avec son lit de quand elle était petite. Comme elle n'habite plus ici, c'est mon lit quand je viens dormir chez mamie. Mais papy Robert n'y est pas. Ou alors il vient dans la chambre, la nuit, quand tout le monde dort.

Je demande à mamie si c'est vrai que maman est folle. Elle me gronde. Elle me dit de ne jamais dire une chose aussi vilaine. Elle dit que maman est malade, et qu'elle doit se soigner. Je lui demande ce qu'elle a comme maladie. Elle me dit de finir de manger. Quand j'ai fini, je lui demande ce qu'elle a, maman. Est-ce qu'elle doit se

soigner comme moi quand j'avais eu si mal au ventre un jour et que j'avais vomi ? J'ai vu maman vomir. Elle criait et papa la tenait. Est-ce que maman avait la même maladie que moi ? Mamie me dit que oui.

Dans la chambre de maman, je n'arrive pas à dormir. Mon Ponydou me manque trop. Je ne peux pas dormir sans lui. J'ai peur que papy Robert entre pendant qu'on dort.

Ma sœur dort avec mamie, dans un lit pliant. Peut-être que papy Robert est à côté, avec elles ?

Je dois dormir. Je suis une grande fille, je ne suis plus un bébé comme ma sœur.

CAMILLE SE RÉVEILLA en sursaut. Son tee-shirt lui collait à la peau. Elle était en nage. Elle alla se remplir un verre dans la salle d'eau attenante à sa chambre et avala un comprimé pour calmer sa migraine.

Persuadée d'avoir mis suffisamment de distance entre elle et ses soucis personnels en changeant de région, elle déchantait amèrement. Même loin de chez elle, son histoire la rattrapait encore.

La carrière de Camille avait bénéficié au cours des deux dernières années d'une belle évolution puisqu'elle avait été promue au grade d'adjudante-chef. Appréciée par ses collègues, dont les plus proches, Sabine et Thomas, comptaient désormais parmi ses vrais amis, elle avait également le soutien de sa hiérarchie. Le capitaine Vasseur qui dirigeait la brigade de Montbrison avait souvent eu à la recadrer, mais il n'avait jamais douté de ses compétences et lui avait toujours témoigné sa confiance.

Si elle devait faire le bilan de sa carrière depuis son affectation à Montbrison en 2010, celui-ci était plutôt positif. Les affaires

auxquelles son équipe avait été confrontée lui avaient donné du fil à retordre, mais le travail fourni par la brigade de recherches à laquelle elle était rattachée depuis six ans s'était avéré à la hauteur, la plupart du temps.

Non, si elle était encore réveillée en pleine nuit par d'affreux cauchemars, ce n'était pas à son boulot qu'elle aimait par-dessus tout qu'elle le devait.

Le procès du père Breynard, ce prêtre accusé de pédophilie, allait enfin avoir lieu. Un procès attendu par beaucoup. La justice se souciait enfin de toutes ces petites victimes, tous ces enfants abusés, non, disons les mots, violés, agressés sexuellement et détruits moralement, anéantis par cet homme en qui ils avaient eu toute confiance. Ce père, ce monstre qui avait profité de leur innocence pour satisfaire ses pulsions de pervers.

Tous ? Non, pas vraiment.

Certes, les langues s'étaient déliées. Les voix étaient montées. Les victimes avaient dénoncé. Le procès allait avoir lieu et la justice serait rendue.

Parmi les trois à quatre mille agressions commises par le prêtre sur des mineurs, à

raison de quatre à cinq enfants par semaine, combien seront frappées du sceau de la prescription ? Combien de ces enfants et leurs familles n'obtiendront jamais justice parce qu'en 2016, la Justice avec un grand J, n'entend plus les plaintes au-delà d'un certain délai ? Combien d'années faut-il à une personne adulte détruite, anéantie par un pervers pour parvenir à remettre en place les morceaux de sa vie, le grand puzzle de sa mémoire et, une fois cela permis, franchir le pas de la dénonciation ?

Dix ans.¹ Dix ans !!!

Comment croire que passé dix, vingt ou même trente ans une victime peut se reconstruire alors que son agresseur, lui, s'en tire, grâce à Dieu² et à cette diabolique

¹ En France, jusqu'en 2017, les agressions sexuelles étaient prescrites au bout de trois ans et les viols au bout de dix ans. En 2017, une réforme a porté ces délais à respectivement six et vingt ans. L'année suivante, la prescription des crimes sexuels sur mineurs est passée de vingt à trente ans à compter de la majorité de la victime.

² Bien que l'affaire à laquelle il est fait allusion ici n'est pas celle du Procès Preynat dont elle s'inspire toutefois bel et bien, cette phrase fait, sans équivoque, référence à celle prononcée par le Cardinal Barbarin,

sacro-sainte prescription ?

Solange Lorset était une femme brisée. Une épouse fantomatique. Une mauvaise mère.

Trompée par son mari, absente de la vie de ses trois filles, disqualifiée, inapte à la vie.

Pendant toutes ces années, Camille avait haï cette femme, sans vouloir réellement nommer ce sentiment tant il renvoyait sur elle une culpabilité qu'elle refusait d'assumer. Comment peut-on haïr sa propre mère ?

La société ne l'admet pas. Sauf en cas de crime clairement identifié, cela va sans dire. Haïr un parent incestueux ou maltraitant est permis, ou en tout cas justifiable. Mais haïr un père ou une mère qui n'a jamais directement commis de crime pénalement répréhensible envers soi, cela n'est pas audible.

Camille avait grandi auprès de cette mère

lors d'une conférence de presse donnée à Lourdes, en mars 2016, « La majorité des faits est prescrite, grâce à Dieu ». Ce *lapsus malheureux* résonna comme un coup de plus porté aux victimes par une Église restée aveugle et sourde durant des décennies.

absente. Une absence d'autant plus pesante qu'elle était là, qu'on pouvait la toucher et la voir. Comment reprocher à une personne d'être absente, comment justifier auprès de vos proches cette absence quand celle qui vous ignore est à vos côtés chaque jour, prépare vos repas, lave votre linge et vous dépose à l'école ?

Les ravages causés par cet homme qu'on allait bientôt juger n'étaient pas visibles. Pour quelqu'un de l'extérieur, Solange Lorset pouvait encore marcher sur deux jambes, s'alimenter, parler. Elle avait élevé trois filles. Elle était « normale », quoi ! Mais ceux qui avaient partagé sa vie le savaient : rien ne tournait vraiment rond chez cette femme.

La négligence affective dont Camille avait elle-même souffert durant toute son existence en avait été le premier signe. Pour Camille, sa mère ne l'aimait pas, point barre. Tout, dans son comportement, en attestait. Avant son départ en région parisienne, où elle avait démarré sa carrière en gendarmerie, les deux femmes ne parvenaient déjà plus du tout à se parler. Mais depuis son retour à Montbrison,

cela s'était encore aggravé. L'attitude de Solange avait été de plus en plus étrange et le mal-être dont elle souffrait chaque jour plus évident, sans qu'il ait été cependant possible d'en comprendre l'origine.

Comment deviner ? Et, d'un autre côté, comment ne pas voir la fracture immense ? Comment se pardonner de ne pas l'avoir vue ?

En quelques mois, la pauvre femme avait développé des troubles successifs. Elle ne mangeait presque plus, ne sortait plus du tout de chez elle et passait ses journées dans un appartement aux volets clos qui empestait l'eau de javel à force d'être nettoyé encore et encore. Et elle déraillait. Elle était hantée par des pensées délirantes qui la faisaient passer, aux yeux de celui qui ne connaissait pas l'origine de ses troubles, pour totalement hystérique, voire complètement frappingue !

Camille l'avait constaté dès son retour, six ans auparavant, mais malgré ses tentatives d'alerte, on ne l'avait pas prise au sérieux. Sa sœur Hélène ne voyait dans les crises de leur mère que des manifestations de la peine

provoquée par l'hostilité de Camille envers elle. Camille, la mauvaise fille rendait sa mère folle. Comme c'était commode de le croire et de le faire croire ! La découverte de l'homosexualité de leur sœur cadette, Alexia, avait été un nouveau déclencheur, selon sainte Hélène qui refusait de voir dans les TOC de Solange le symptôme d'un mal plus profond, un mal tu ou juste oublié.

Mais l'oubli n'efface pas. Il suspend.

Quarante ans. C'est la durée que peut atteindre une amnésie traumatique. En d'autres termes, une personne peut ne pas se rappeler un événement traumatisant – un viol, une agression sexuelle même répétée –, pendant quarante longues années avant que des souvenirs lui reviennent en mémoire.

Quarante ans !

Solange Lorset avait onze ans lorsque le père Breynard avait commencé à lui prodiguer des cours très particuliers. Des cours d'enseignement catholique à la maison, parce que l'état de santé de la petite Solange ne lui permettait pas de se rendre à l'école. Cela avait duré deux ans, à raison de trois visites de l'homme d'Église par semaine.

Chaque semaine. Pendant une centaine de semaines, y compris pendant les vacances scolaires, parce que Dieu, lui, ne prend pas de vacances.

Trois cents jours. Un an, un mois et vingt jours d'attouchements, de fellations imposées, de pénétrations forcées sur une enfant de onze à douze ans !

La peine subie par une petite fille condamnée au silence éternel et à l'errance.

Jamais Solange Lorset n'a dit le moindre mot à ses filles de ce qui s'était passé avec le prêtre durant ces séances. Jamais elle n'en a parlé à son mari. Personne ne savait. Sauf peut-être celle qui aurait pu l'aider ? Celle qui aurait dû la protéger. Celle qui n'a rien dit, parce que la parole d'une enfant n'était alors – alors seulement ? – pas digne de confiance. Parce que reconnaître cette parole aurait attiré la honte. Parce qu'à bien peser le pour et le contre, on avait finalement décidé que le qu'en-dira-t-on avait plus de poids que les mots d'une enfant qui avait bien dû provoquer ce qui lui était arrivé.

Efface ce qu'on t'a fait et intègre bien ceci : tu es mauvaise et tu mérites la

souffrance qu'on t'inflige.

Prescrite. L'affaire «Lorset contre Breynard» ne verra pas le jour. Combien d'autres le seront, elles aussi ?

Combien d'années encore Solange Lorset aurait-elle pu continuer à errer, à se cogner contre les parois de cette non-vie dans laquelle elle se murait peu à peu si, par un cynisme à son comble, le Diable en personne n'avait pas élu domicile juste au-dessus de son appartement ?

Un regard, un simple regard croisé dans le hall de l'immeuble avait suffi à rallumer le feu de sa honte et à consumer de nouveau chaque parcelle de sa vie.

Le bon curé, son tortionnaire, le fantôme qui avait dévasté sa vie telle une tornade, était son voisin du dessus !

La douleur avait été vive, mais Solange Lorset ne l'avait pas alors réellement identifiée. Le poids du secret imposé par sa propre mère n'avait pas disparu. Et au lieu d'entamer un processus d'ouverture, de laisser la mémoire opérer un *reset* rédempteur, Solange s'était enfermée dans un déni si puissant que même la nouvelle

pourtant réjouissante du procès qui allait se tenir n'avait pas pu le déverrouiller. L'homme qui l'avait blessée si profondément allait enfin devoir répondre de ses actes ! Justice, j'écris ton nom ! Parle, tu le peux ! Dénonce, tu le dois !

L'annonce assassine avait enfoncé un peu plus le clou de son cercueil : « Votre cas est prescrit, on est désolés. »

Dans son cauchemar, Camille voyait sa mère errer nue au milieu d'une foule hostile. Elle avançait à contre-courant, refusant de suivre cette horde déchaînée.

Personne ne l'écoutait. Personne ne s'arrêtait pour entendre ce qu'elle essayait de dire.

Le visage de sa mère s'effaçait peu à peu et c'est le sien qui, soudain, lui apparaissait.

Aujourd'hui, Solange Lorset était internée dans un établissement spécialisé.

Elle ne reconnaissait plus aucune de ses filles.

Elle ne savait plus qui elle était.

Elle ne l'avait sans doute jamais vraiment su.

LE SOLEIL ÉTAIT DÉJÀ HAUT lorsqu'elle ouvrit enfin les yeux.

Sans énergie, elle s'étira et écarta les persiennes. Quelques nuages obscurcissaient le ciel et l'air s'était nettement rafraîchi par rapport à la veille. Une aubaine pour Camille qui avait manqué son rendez-vous matinal en se prélassant au lit jusqu'à cette heure indue de la mi-journée.

Elle enfila un short, un débardeur et sa paire de Nike, releva ses cheveux qu'elle attacha en queue de cheval, vissa sa casquette sur sa tête et accrocha à sa ceinture de *running* le bidon d'eau qu'elle venait de remplir au robinet du lavabo. Elle roula une fine serviette de bain qu'elle glissa dans son petit sac à dos, puis descendit dans la salle à manger.

Elle y trouva la patronne, toujours activée au nettoyage des tables que les clients avaient, pour la plupart, déjà désertées. En la voyant, Alma s'arrêta net.

— Tout va bien ?

— Oui, ça va.

Alma s'approcha, visiblement peu convaincue par cette réponse.

— Vous n’avez pas bien dormi ?

Camille se sentit un peu gênée par cette question. Elle devait avoir une tête à faire peur pour qu’Alma le remarque. Elle hésita, puis choisit la franchise :

— Pour tout vous dire, je dors très mal en ce moment. J’espérais retrouver le sommeil en venant ici, mais l’air iodé n’a pas encore produit son petit miracle !

Alma sembla compatir.

— Vous devez mourir de faim. Je vous sers dans une minute, si...

— Non, c’est gentil, Alma. Je me contenterai d’un jus d’orange, ne vous inquiétez pas. Je vais aller courir un peu. Et je vais arrêter de m’apitoyer sur mon sort !

— Attendez...

Alma disparut dans la cuisine et revint peu après, un sac à la main.

— Tenez, ce sont les croissants de ce matin. Vous n’allez pas courir le ventre vide.

Camille remercia son hôtesse. Elle dévora un premier croissant et mit le deuxième dans son sac à dos. Elle reposa son verre vide sur le comptoir du bar et sortit en sautillant, pour échauffer ses articulations.

LES NUAGES S'ÉTAIENT un peu dissipés et la journée s'avérait finalement assez douce. Camille terminait sa course sur la plage et dut interrompre ses petites foulées, gênée par le monde qui avait rejoint le bord de mer dès le retour du soleil.

Elle but une gorgée d'eau et avala le deuxième croissant, tout en cherchant du regard un endroit où s'installer, si possible à l'écart des quelques touristes qui commençaient à envahir les lieux.

Elle repéra un espace libre, proche d'un terrain de *beach-volley* désert et s'y allongea. Une légère brise caressait sa peau. Au bout de quelques minutes, elle dormait.

Des cris la sortirent de ce qui devait être la première phase de son sommeil. Elle ouvrit un œil, déjà requinquée par cette microsieste bénéfique.

Une jeune femme et deux hommes avaient entamé une partie de *beach-volley*. Le garçon seul, brun et plutôt musclé, se trouvait en difficulté face à l'équipe adverse et courait comme un diable pour renvoyer les ballons qui fusaient dans tous les sens. Épuisé, il

demanda un temps mort et s'écroula dans le sable. Les deux autres le charrièrent un peu et continuèrent à jouer.

Le ballon roula jusqu'à Camille qui le renvoya aussitôt. La jeune femme brune, cheveux bouclés attachés en queue de cheval, la remercia et relança les échanges. Camille les regardait jouer, allongée sur le côté, la tête appuyée sur une main. Les trois amis reprirent leur partie déséquilibrée en laissant l'autre jeune homme, grand, très mince, les cheveux roux et frisés, seul contre deux. Le même scénario se reproduisit assez vite et Camille se leva.

— Vous voulez un peu de renfort ?

Le jeune homme tomba à genoux, les mains en prière :

— C'est le Bon Dieu qui vous envoie !

— Le Bon Dieu, je ne sais pas ! Mais vous me faites un peu pitié, alors...

La partie reprit. Puis les filles décidèrent d'affronter les garçons. Au bout d'un moment, il fallut faire une pause et les trois amis coururent se rafraîchir dans les vagues. Très vite, Camille vit les mains s'agiter dans sa direction.

— Allez, viens ! Elle est super bonne !

Camille retira ses vêtements et les rejoignit dans les flots.

UNE FOIS HORS DE L'EAU, ils mirent le cap vers le bar de la plage. En chemin, la jeune femme, que les garçons avaient appelée Annabelle, fit les présentations :

— Lui, c'est Romain, et le beau frisé, là, dit-elle en lui ébouriffant les cheveux, c'est Martin.

— Camille, contente de vous connaître.

— Tu viens souvent sur cette plage ? Je ne crois pas t'y avoir déjà vue ? demanda Romain en sirotant sa Despé.

— Non, je ne suis là que depuis hier. Je découvre ce magnifique endroit aujourd'hui. Je loge un peu plus loin, au sud de Brévessin. Et vous, vous venez d'où ?

— Nous, on est d'ici. Brévessinois pure souche !

Camille leur parla de Montbrison, puis elle dut répondre à la question souvent redoutée. Si elle en était fière, il arrivait en effet parfois que certains fuient en apprenant qu'elle était gendarme.

— Une collègue ! s'exclama Romain à la fois étonné et ravi. Gendarme Romain Ardoin, salua le jeune homme, mes respects adjudante-cheffe !

— Repos, gendarme Romain, s'amusa Camille. Ici, je suis Camille, on oublie l'adjudante !

— Une chance que tu aies été là aujourd'hui, reconnut Annabelle. Mon fiancé nous a fait faux bond à la dernière minute.

— Jamais là quand on a besoin de lui, celui-là, rigola Romain. Remarque, on n'a pas perdu au change.

Camille apprécia le compliment et souleva sa bouteille en signe de remerciement avant de boire une gorgée.

— Ah, excusez-moi un instant.

Annabelle colla son portable à son oreille et s'éloigna pour répondre à son appel.

— Comme tu dis, jamais là quand il faut, commenta à son tour Martin. Franchement, je ne sais pas ce qu'elle lui trouve.

— Évite ce genre de remarque. Tu sais bien qu'on en a déjà parlé. Elle le kiffe. C'est comme ça.

Camille essayait de comprendre. Romain le vit. Il tenta d'expliquer :

— Annabelle va se marier...

— Et le futur marié est un connard, coupa Martin.

— Martin !

— Quoi, je dis la vérité ou pas ?

— Annabelle, c'est une fille géniale. C'est comme notre sœur.

— On se connaît depuis tout petits.

— Alors, du coup...

— Vous êtes un peu méfiants. Vous voulez la protéger, continua Camille.

— Ouais, mais pas que. Le mec, c'est vraiment un connard !

— Non, là, t'es pas complètement objectif, Martin ! Tu la voulais pour toi, mais elle, elle en a rien à foutre de toi, voilà la vraie raison.

Camille aperçut le regard noir de Martin, visiblement piqué par cette remarque lancée sur le ton de la plaisanterie. Le jeune homme se contenta d'un « Tu fais chier ! », se leva brusquement et s'éloigna. Camille le vit allumer une cigarette, appuyé contre un pilier de l'auvent.

— J'ai l'impression que tu as mis dans le mille, osa Camille.

L'autre secoua la tête.

— Martin et Annabelle, c'est une vieille histoire. Il l'a dans la peau. Ça lui passera jamais. Quand elle lui a annoncé qu'elle allait épouser l'autre crétin, il en a été malade pendant une semaine.

Camille regarda Annabelle qui marchait de long en large, le portable toujours collé à l'oreille. Parfois elle s'arrêtait, puis repartait en faisant de grands gestes. La conversation semblait animée. Elle y mit un terme et revint à la table, hors d'elle.

— Incroyable ! Je me marie dans deux jours et, premièrement, ma robe n'est pas terminée et, deuxièmement, je n'ai même pas encore mes chaussures ! La vendeuse m'avait assuré qu'elle les recevrait aujourd'hui, et là, elle m'annonce tranquillement qu'ils ont reçu du 36 au lieu du 37 ! Bon sang, il n'y a qu'ici qu'on voit ça ! J'aurais dû commander ma robe à Paris, quelle idiote ! Non, mais, tu te rends compte, dit-elle à Camille, pensant peut-être que seule une personne de sexe féminin pouvait comprendre le drame qu'elle

traversait. Deux jours ! Comment c'est possible, ça ? Romain ? C'est pas possible ! Comment je vais faire ? C'est pas possible !

La jeune femme fondit en larmes. Romain se précipita pour la prendre dans ses bras.

— Calme-toi, ma belle, tout va bien se passer. C'est rien, elle sera prête ta robe. T'inquiète pas pour ça.

Le visage enfoui contre la poitrine du jeune homme, Annabelle sanglotait.

— Y a rien qui va. Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait pour que tout aille de travers comme ça ?

Martin revint auprès du groupe et leva les yeux au ciel. Il sembla se faire violence pour se retenir de tout commentaire déplacé. Il attira Annabelle à lui et la fit se rasseoir.

— Ça va aller. Bois un coup. Tu es juste stressée, c'est normal. Ça va être un grand jour pour toi. On ne se marie pas tous les jours, hein ! Mais on sera là, nous, tu ne seras pas toute seule.

Annabelle renifla et sembla apprécier les paroles réconfortantes de son ami.

— Heureusement que je vous ai. Sinon...

— Il est encore temps de tout annuler, tu

sais...

— Martin !

— Ça va, je plaisante, OK !

Romain laissa passer quelques secondes, puis se tourna vers leur nouvelle connaissance :

— Dis-moi, Camille, tu as des projets pour ce week-end ?

— Eh bien...

Annabelle saisit la balle au rebond :

— Mais oui ! Viens à mon mariage, Camille ! S'il te plaît, dis oui, ça me ferait tellement plaisir !

— C'est-à-dire, je...

— Camille, on ne dit pas non à une invitation d'Annabelle d'Estreveille ! lança Romain, en plaisantant. Ou pas.

— Par contre, il te faudra un chapeau. Tu as autre chose que ta casquette crasseuse dans tes bagages ? railla Martin. Le Manoir du Phare n'admet que les têtes à chapeau à ses cérémonies officielles.

— Ne l'écoute pas, il dit n'importe quoi.

— Ça me fait penser que je dois passer récupérer mon costume. Les amis, je vous dis... à demain ? Camille, à samedi ? Et toi,

déstresse, OK ?

Annabelle acquiesça. Romain les abandonna.

— La cérémonie a lieu dans le parc du manoir. C'est à deux pas, à l'autre bout de la plage. On aperçoit le phare d'ici.

Camille opina. Puis elle se rappela la suggestion du site de réservations en ligne. La suite à 1.550 € la nuit !

— Oui, je le vois.

— Le manoir est à côté. Tu ne peux pas le rater : c'est la plus grande et la plus belle demeure des environs. C'est à 15 heures. Je compte sur toi !

LORSQU'ELLE EUT REGAGNÉ la pension de famille, Camille réalisa qu'elle n'avait absolument pas prévu de tenue pour un mariage, ni même de vêtements pouvant faire office de tenue habillée. Elle ne pouvait décemment pas se pointer à un mariage dans la haute société en jeans et baskets !

— Alma, vous et moi, on fait à peu près la même taille, non ? Est-ce que je pourrais vous demander un petit service ?

Rosny-sous-Bois, avril 1993

MYRIAM M'A OFFERT un joli coffret à coloriage. Je suis dans le salon, je m'applique pour colorier la robe de Belle. La mine de mon crayon jaune est usée. J'essaye de le tailler, mais je n'y arrive pas bien.

Maman est dans sa chambre. Je n'ai pas le droit de la déranger. Myriam n'est pas là. Papa doit revenir dans une heure. Ou deux. Je dois être sage, ne pas faire de bruit.

Tant pis, je vais essayer de demander à maman.

Je pousse la porte de la chambre. Maman me regarde. Elle ne dort pas ! Elle me tend la main.

— Viens mon cœur, viens faire un câlin à maman.

Je n'ai pas le droit de déranger maman, mais là, puisqu'elle demande, je dois pouvoir.

Je monte sur le lit et je m'allonge à côté d'elle. C'est tout chaud, dans son lit. Elle me prend tout contre elle. Je suis tellement bien,

je n'ai plus envie de faire du coloriage.

Tout à coup, le téléphone sonne. Maman rouspète. On ne peut pas être tranquilles une minute !

Elle répond.

— Oui, tout va bien. Non, aucun problème. Quoi ? OK, tiens.

Maman me passe le téléphone :

— Dis à mamie Rosa que tout va bien.

— Allô mamie Rosa ? Oui, tout va bien. Non, mais il va pas tarder. Oui, d'accord. Tiens, elle veut te parler.

Maman reprend le téléphone. Elle me regarde et fait « bla-bla-bla » en faisant tourner ses yeux et en louchant. Elle est trop drôle ! Je mets ma main sur ma bouche pour ne pas rire trop fort, sinon mamie ne serait pas contente !

Maman a raccroché. Elle se lève, regarde dehors. Il fait beau. Elle va vers l'armoire et tire la valise qui est dessus. Elle l'ouvre et commence à mettre des habits dedans.

— Tu fais quoi, maman ? On va quelque part ?

— Oui ! Oui, ma chérie, on va quelque part ! Va chercher tes affaires. Prends... Tout

ce que tu peux prendre !

— Mais...

— Prends ton maillot de bain, surtout !

Je cours dans ma chambre, je sors mes vêtements et je cours ensuite les mettre dans la valise de maman.

— Prends bien ton maillot de bain, surtout !

— On va où, maman ?

Je suis trop excitée, trop contente. Maman aussi, elle est contente.

— On va à la mer, bien sûr ! Regarde comme il fait beau ! On va aller se baigner !

La mer, je connais. On y était allés une fois, quand j'étais petite. J'ai vu des photos. Mais je ne m'en rappelle plus très bien.

— C'est loin, la mer, maman ?

— Non, c'est juste à côté. Tu vas voir, on va bien s'amuser toutes les deux.

Ma sœur est chez mamie Rosa. Papa, il a trouvé un travail, alors il ne peut pas venir avec nous non plus. On va aller à la mer toutes les deux ! Je suis tellement contente !

Maman fouille dans les tiroirs. Elle déballe tout. Elle sort tout ce qu'il y a dans les placards. Elle dit des vilains mots. Et

puis, tout d'un coup, elle sort une clef et elle dit « Ta-da ! »

On monte dans la voiture et on part. Maman m'a fait monter devant. Elle dit que je suis une grande fille maintenant. Bientôt, j'aurai six ans et demi !

D'habitude, c'est papa qui conduit. Mais là, comme papa n'est pas là, c'est maman.

Il fait nuit quand je me réveille dans la voiture. Maman n'y est plus. Je sors de la voiture. Je cherche maman. Il pleut un peu. Ça sent bizarre, dehors.

Je ne sais pas où est maman. Je regarde partout. La voiture est garée au bord de la route. J'entends un bruit que je ne connais pas. Et puis je la vois ! Elle est là-bas, dans la mer ! C'est la mer qui fait ce bruit. Maman est dedans !

Je descends les escaliers et je cours vers la mer.

J'appelle maman.

Maman saute dans la mer et disparaît parfois. Puis elle réapparaît. Elle crie, ou plutôt elle chante. Elle me voit et me dit de venir la rejoindre.

Il fait froid. Je n'ai pas mon maillot de

bain sur moi. Maman non plus, elle est dans l'eau tout habillée !

— Allez, viens, je te dis ! Elle est bonne ! Viens te baigner !

Je vois l'eau qui mouille mes chaussures. Je recule. Elle est si froide. Il fait noir.

— Allez, viens bon sang ! On n'a pas fait toute cette route pour rien !

Je fais un pas.

— Mais elle est trop froide, maman !

— Ne sois pas idiote, elle est bonne, je te dis !

Maman saute dans tous les sens, et puis elle vient vers moi et prend mes mains. Elle m'oblige à aller dans l'eau.

— Mais j'ai pas mon maillot de bain ! Elle est trop froide !

— On s'en fiche ! Allez, nage, profite, bon sang, on est à la mer !

J'ai de l'eau jusqu'au cou. L'eau me rentre dans la bouche, dans le nez, dans les yeux. Ça me brûle, je n'arrive plus à respirer. Maman tient mes mains. Je voudrais crier, mais l'eau m'en empêche.

Quand je me réveille, je suis dans un lit. Je ne sais pas où. Une dame vient me voir.

Elle me demande si ça va. Je crois que oui. Elle me dit de dormir, que demain je pourrai rentrer chez moi.

Je n'ai plus revu maman après ça. Enfin, si, mais longtemps après.

Maman n'habitait plus avec nous. On allait la voir dans un endroit où elle restait tout le temps, même la nuit. Papa a dit que c'était mieux comme ça, parce qu'il fallait qu'elle se soigne.

J'ai demandé à papa si elle vomissait, si c'était ça sa maladie. Il m'a dit que non. J'ai dit que mamie m'avait dit que c'était ça sa maladie. Papa a dit que mamie disait des bêtises, parfois.

Un jour, maman est revenue à la maison.

Papa a dit qu'elle était guérie, que tout irait bien, maintenant.

Maman ne parlait pas. Elle regardait la télé. Quand papa éteignait la télé, elle se levait pour la rallumer.

Une dame venait à la maison. Elle parlait avec maman. Mais maman ne parlait pas.

Et puis un jour, elle est morte.

LE MANOIR ÉTAIT EN PLEINE effervescence. D'un bout à l'autre de la propriété, on s'activait aux préparatifs du mariage princier. Et même s'il n'y avait ni prince ni princesse, le décorum et le faste déployés pouvaient laisser croire à l'arrivée imminente d'un souverain.

Dans la partie privée du château, où allait se tenir la cérémonie, on n'avait pas lésiné sur les dorures. Corniches, moulures et rosaces avaient été repeintes pour l'occasion. Le cristal des six lustres gigantesques scintillait sous le feu conjugué du soleil et des ampoules éclairées même en plein jour. La salle à manger pouvant accueillir jusqu'à quatre cents convives étincelait littéralement. Ce n'était pas tous les jours qu'on mariait sa fille !

Sur la liste des invités figuraient les notables de la région. Renaud d'Estreveille avait mis le paquet pour impressionner les

Brévessinois. Loïc Montjoie, président de la région et amateur de golf contre lequel aimait se mesurer le père de la mariée, faisait bien entendu partie des convives triés sur le volet et, sur le parvis du château, sous la fenêtre de la future madame Poinsard, on serrait des mains à tout va.

À l'étage, devant la fenêtre, occupée à essayer de reconnaître un peu tout ce beau monde, Léopoldine s'agaça et tenta à nouveau de calmer son fils qui, depuis le saut du lit, lui en faisait voir de toutes les couleurs.

— Ethan, pour l'amour du ciel, lâche ma robe, tu me fais des faux plis, regarde !

Annabelle se tordit la cheville en entrant dans la pièce et poussa un juron :

— Je ne tiendrai pas deux heures avec ces maudites chaussures ! Je n'arrive déjà pas à marcher correctement avec des talons aiguilles, alors avec des chaussures trop petites, c'est l'enfer !

Annabelle se mit face au miroir :

— Je suis sûre que je n'avais pas choisi celle-ci ! Bon sang, regarde, Léo ! J'avais pris une dentelle blanche et une ceinture satin

« ivory ». Tu la vois « ivory », cette ceinture, toi ?

Léopoldine saisit son fils par les épaules :

— Stop ! Arrête de chouiner, maintenant ! File de là avant que je perde vraiment patience !

Engoncé dans son costume trop raide, le petit garçon s'éloigna en continuant à pleurnicher.

— « Ivory », tu dis ? Oui, je la vois bien « ivory », moi.

— C'est vrai ? Tu ne dis pas ça pour que je me calme ?

— Non, je t'assure. Franchement, tu es magnifique ! Mais dépêche-toi un peu, l'heure tourne ! Les invités commencent à arriver et toi, tu pinailles sur des détails. Tu ne seras jamais prête !

— J'espère au moins que Théo a bien pris ses boutons de manchette. On a passé deux heures à se décider pour les choisir, alors... Tu m'aides, s'il te plaît ?

Léopoldine saisit les extrémités de la ceinture et la serra autour de la taille d'Annabelle.

— Voilà. Tu es su-blime.

Annabelle grimaça.

— Mmm.

SUR LA PLAGE JOUXTANT la propriété, on avait déroulé un tapis blanc au bout duquel trônait un baldaquin en bambou orné de toiles d'organza et de tulle blanc. De magnifiques bouquets de roses, blanches elles aussi, étaient disposés de part et d'autre du baldaquin dont les voilures s'agitaient au gré du vent, prêtes à prendre le large à la moindre bourrasque un peu forte.

En arrière-plan, le bleu clair du ciel se mêlait à celui plus vif de la mer que les rouleaux d'écume blanche découpaient en un camaïeu délicat.

De chaque côté du tapis, les allées de chaises recouvertes de satin blanc se remplissaient peu à peu. Les têtes à chapeau précédaient d'autres têtes à chapeau. Les robes longues aux couleurs éclatantes, les tissus à fleurs et les redingotes se frôlaient dans une joyeuse bousculade.

Ethan avait rejoint son oncle Romain et ne lui lâchait plus la main. Fasciné par toute cette agitation, l'enfant avait fini par se

calmer et observait ce surprenant spectacle. Romain avait desserré la cravate du bambin, contre l'avis de sa mère restée auprès de la mariée. Le pauvre gamin témoignait à son oncle une reconnaissance infinie.

Lorsque Richard Ardoin prit place sous le baldaquin, Ethan tira sur la main de son oncle :

— Pourquoi papy il est sous les rideaux ?

Romain expliqua que son papy était le maire et que c'était lui qui allait marier Annabelle et Théo.

Derrière Romain, Martin Boissinot, pâle comme un linge, tentait malgré tout de faire bonne figure tandis que son frère, Anthony, de cinq ans son aîné et ami d'enfance du marié dont il était le témoin, s'appliquait à lorgner les jolies filles et à établir une liste mentale de celles qu'il n'avait pas encore eu la possibilité de connaître au sens biblique du terme, afin de remédier à ces lacunes et d'agrémenter un peu le reste de sa journée.

Alice, la sœur aînée d'Annabelle, fumait une cigarette près du baldaquin et observait son manège, amusée. Lorsque leurs regards se croisèrent, celle qui ne faisait plus partie

de la liste susnommée depuis belle lurette mais figurait toujours en bonne place sur celle des meilleurs coups de la région, sut qu'elle n'aurait aucun mal à l'attirer dans ses filets d'ici la fin de l'après-midi. La jolie brune aux yeux clairs effleura l'ouverture de son chemisier et caressa voluptueusement le dessus de ses seins, puis elle porta la cigarette à ses lèvres rouge vif sans défaire son regard de celui qu'elle avait placé dans son viseur. Anthony lui renvoya un clin d'œil chargé de sous-entendus et dégoulinant de testostérone. Alice se mordit la lèvre inférieure. Le message était reçu cinq sur cinq.

Au troisième rang, s'installèrent bientôt les amis de la famille d'Estreveille : le docteur Eric Boissinot et son épouse Véronique, parents de Martin et Anthony ; Cynthia Ardoin, épouse du maire et mère de Romain et Léopoldine, elle-même amie proche et témoin de la mariée.

En prenant place au quatrième rang, le président Loïc Montjoie continuait de serrer des mains, tandis que son épouse, dont le chapeau dominait par son envergure tous les

autres couvre-chefs de ces dames, souriait en poussant des petits cris stridents à mesure qu'elle reconnaissait ou feignait de reconnaître les personnes qu'on lui présentait. Lorsqu'il aperçut Alice, Montjoie ne cacha pas son admiration. La jeune femme parut satisfaite de l'émoi qu'elle percevait dans le regard de l'élu et en joua un instant, tandis que madame continuait de glousser tout en luttant pour éviter l'envol de son chapeau surdimensionné qui offrait évidemment une fantastique prise au vent.

Sonia, la belle-mère de la mariée arriva au pas de course et prit place au premier rang, aux côtés de la grand-mère d'Annabelle et d'Alice qui avait fait le voyage depuis la région parisienne pour l'occasion. Elle fit signe à Alice qui écrasa sa cigarette sous son escarpin et vint s'asseoir à son tour à côté de sa grand-mère.

Camille avait réussi à se dégoter une chaise au dernier rang, un peu mal à l'aise au milieu de tout ce beau monde qu'elle ne connaissait pas. Lorsque la musique s'éleva et que le futur marié fit son entrée au bras de sa mère, dont le chapeau jaune poussin aux